

CEES NOOTEBOOM

Le Visage de l'œil

Poèmes

traduits du néerlandais par Philippe Noble,
avec des contributions de Bernard De Coen,
Pierre Gallissaires et Jan H. Mysjkin, Paul
Gellings et Annie Kroon

ACTES SUD

NOTE DU TRADUCTEUR

Le voyageur au regard aigu, le romancier ou le nouvelliste subtil, l'essayiste féru d'art et d'histoire, ces figures de l'écrivain Nootboom nous sont familières. Le trait d'union qui relie chez lui des genres si différents, c'est une écriture reconnaissable entre toutes, rythmée, audacieuse dans sa syntaxe, parcourue d'images étonnantes et de formules fulgurantes : une écriture de poète, en un mot. De fait, comme l'auteur lui-même le rappelle volontiers au fil de ses interviews, la poésie est au cœur de son œuvre. Elle y est présente depuis ses débuts : son premier recueil, *Les morts cherchent une maison* (*De doden zoeken een huis*), paraît en 1956, un an après *Philippe et les autres*, le roman qui l'a fait connaître. Le plus récent, *Partout, lumière* (*Licht overal*), a paru en 2012. Entre les deux, onze recueils et trois anthologies ont vu le jour, répartis sur six décennies. Et comme on pouvait s'y attendre, le prosateur et le poète Nootboom partagent les mêmes préoccupations. Le visuel, le voyage, le temps, la mémoire, l'histoire, la lecture et l'écriture, mais aussi l'identité du moi et la réalité du monde, tous ces thèmes proprement philosophiques, voire métaphysiques, qui sous-tendent récits et romans, forment également la matière des poèmes. On les y retrouve sous un aspect que l'auteur qualifierait lui-même de "lapidaire". Quel genre de poète, en effet, est Cees Nootboom ? Il préfère nous en avertir à l'orée d'un de ses recueils les plus importants, *Le Visage de l'œil* :

*Nous connaissons la poésie poétique les pièges pernicieux
De lunatique et roucoulares. C'est de l'air embaumé,
À moins d'en faire des pierres qui luisent et font mal¹.*

Mais c'est au lecteur qu'il revient d'affronter un jet de ces pierres polies ou taillées en diamants, de les prendre dans sa main, de les soupeser et d'en éprouver le toucher. Le traducteur en a déjà presque trop dit.

Jusqu'à une date récente, le plaisir de lire la poésie de Cees Nootboom était réservé au public néerlandophone, si l'on excepte une anthologie très partielle en anglais². Mais un mouvement de traduction s'est amorcé depuis le début des années 2000 : en allemand, le tome I des *Œuvres complètes* est consacré à la poésie³, et deux anthologies importantes viennent de paraître en anglais et en espagnol⁴. Il devenait urgent de proposer aux lecteurs francophones, qui ont déjà accès à l'essentiel de l'œuvre en prose de Nootboom, un vaste aperçu de sa poésie : on a donc choisi de présenter ici près de deux cents poèmes, jalonnant toute la création de l'auteur depuis 1956. Deux principes ont été retenus pour ce faire, les mêmes que l'auteur a appliqués dans ses propres anthologies : les poèmes sont classés ici dans l'ordre chronologique inverse, des plus récents au plus anciens, et les récents sont aussi plus largement représentés que les anciens. Ainsi la production des vingt-six dernières années – réunie dans les quatre recueils *Le Visage de l'œil*, *Ce pourrait être ainsi*, *Douce-amère* et *Partout, lumière* – a-t-elle été presque intégralement traduite. De larges extraits d'*Appât* et de *Paesaggi narrati*, publiés en 1982, ont été retenus. Les recueils publiés entre 1956 et 1978 sont représentés en revanche par un choix plus restreint, qui suit d'ailleurs en grande partie la sélection effectuée par l'auteur lui-même dans ses anthologies.

Les connaisseurs de l'œuvre relèveront une absence dans ce volume, celle des poèmes en prose que l'auteur a rassemblés sous le titre d'*Autoportrait d'un autre*, et qu'Actes Sud a publiés intégralement dès 1994 : il a paru inutile, voire inapproprié, de les reprendre ici sous une forme incomplète.

La lecture de la poésie de Cees Nootboom met parfois en jeu des connaissances de géographie, d'histoire, de diverses disciplines artistiques et de littératures variées. L'auteur est venu lui-même en aide à ses lecteurs en insérant des notes dans ses derniers recueils. Elles ont été reprises ici, et augmentées à l'intention des lecteurs francophones. Elles sont toutes regroupées en fin de volume.

La très grande majorité des poèmes réunis ici est inédite en français. Cependant quelques traductions avaient paru de façon sporadique depuis le début des années 1990. Dès 1992, l'écrivain et traducteur

néerlandais Paul Gellings avait donné huit poèmes à *La Nouvelle Revue française*. Quelques années plus tard, le poète français Pierre Gallissaires et le traducteur belge Jan H. Mysjkin en ont publié une dizaine dans la revue *Europe* (janvier-février 2005) et dans une édition bibliophile imprimée en Belgique. Dans *Tumbas, Tombes de poètes et de penseurs* (Actes Sud, 2009), Annie Kroon a traduit cinq autres poèmes de Cees Nootboom. Tous m'ont amicalement autorisé à reproduire ici tout ou partie de leurs traductions et je tiens à leur exprimer ma profonde gratitude. Là où ces traductions sont insérées dans cette anthologie, leurs références précises sont mentionnées en note. En 2002, un traducteur belge, M. Bernard De Coen, a mis en français le recueil *Douce-amère*, travail resté inédit. Dans ma propre traduction de ce recueil, j'ai repris çà et là quelques heureuses formulations de M. De Coen, que je remercie très vivement de m'y avoir autorisé. Enfin, pour ma part, j'ai publié au fil des ans une vingtaine de poèmes traduits, dans les revues *Septentrion* (en 1998) et *La Pensée de Midi* (2001), puis dans différents ouvrages de Cees Nootboom, *Hôtel Nomade* en 2003, *Un art du voyage* en 2006, *Pluie rouge* en 2008. Dans la mesure où ces poèmes ont été repris dans la présente anthologie, leur traduction a été soigneusement revue et la version publiée ici diffère le plus souvent sensiblement des précédentes.

Il est clair enfin que ce livre n'aurait pu voir le jour sans le soutien et l'intérêt constants de Cees Nootboom pour cette téméraire entreprise, et en particulier le temps qu'il a consacré à une lecture attentive et critique de mes traductions. Le résultat final doit beaucoup à nos échanges et à nos discussions, et c'est un grand plaisir pour moi de lui dire ici à quel point je lui en suis reconnaissant.

PHILIPPE NOBLE
Gand, novembre 2015

Sauf mention contraire, la traduction des poèmes rassemblés dans ce volume est de Philippe Noble. La traduction de certains vers peut s'écarter parfois du texte original ; si c'est le cas, ce choix a été fait en pleine concertation avec l'auteur.

PARTOUT, LUMIÈRE⁵
2012

*maar wat je ontkracht en werwart
niemand te zijn en nergens
en dan nog iemand te zijn en hier.*

“mais ce qui te dément et te trouble
de n’être personne et nulle part
et d’être tout de même quelqu’un et ici.”

Lucebert, *oogsten in de dwaaltuin*
(“berceuse”, *récoltes dans le jardin d’errance*),
1981.

PARTOUT, LUMIÈRE

VIVRE (S)

Et cet après-midi-là, ils laissèrent le monde derrière eux.
Le long du chemin, des *spinifex*, des bêtes dont les noms
évoquaient des fleurs. Le soleil, quelqu'un roulant à
leur rencontre,
au crépuscule seul leur vouloir s'amointrit,
le chemin glissa hors du miroir, impression de déjà passé.

À présent ils allaient trouver un gîte,
dresser leur corps nu dans un
espace où ils n'avaient pas prise.
Le tout de leur invention, solitaire
comme un début, conversation
dans une langue encore à naître.

Remplir une pièce de présence,
de gestes, de voix, de questions.
Comme de voir pour la première fois un ange
en sachant qu'il n'existe pas,
ses ailes éraillées, poussiéreuses, moisies,
leurs plumes trop vieilles pour un vol.

C'était à peu près cela quand le soir tomba,
l'ange peigna ses cheveux,
arrangea ses ailes, qu'il ne pouvait
enlever, et dormit
dans l'unique lit.

SOIR

en mémoire de Hugo Claus

La chaise bleue sur la terrasse, café, soir,
l'euphorbe tendue vers des dieux absents,
nostalgique de la côte, tout n'est qu'alphabet
de désirs secrets, ceci est son
dernier visage avant le noir,

le voile dans sa tête. Il le sait,
elles disparaîtront, les formes des mots,
dans son calice ne laissant plus que lie,
les lignes désormais sans lien

qui jadis étaient des pensées,
ici ne viendra plus un mot
de vrai. Gravats de grammaire,
images bougées, sans pont,

du vent le bruit encore
mais plus le nom,
quelqu'un l'a dit
et la mort était sur la table,

valet lambin en attente
dans le couloir, au rire bête,
feuilleter son journal
aux échos de sens perdu.

Tout cela il le sait, l'euphorbe,
la chaise bleue, le café sur la terrasse,
le jour qui l'enveloppe avec lenteur
et puis l'emporte à la nage,
animal débonnaire

avec sa proie.

PERSONNAGE

La fleur de l'hibiscus dure une journée,
étoile de feu fugace dans la controverse
du ciel et du jardin, l'homme y est un corps
qui se défend, comme toute fleur.

Ce qu'il ignore : combien tout cela est vrai.
Est-il bien là, ce personnage
qui reste dehors dans l'ultime clarté des étoiles,
ne voit pas la fleur, se brûle
à la lumière froide et dans l'éphémère
matin ramasse des fleurs sur
une terre noire et cède devant la violence
du soleil?

Le sens du deuil qui prolifère en lui
commémore un ami, une amitié
qui perd sa mesure
parmi tant de flétrissure.

Qu'est-ce qui reste là, un homme ou un poème?

Le facteur en chemise jaune vient à vélo jusqu'à la grille,
conte le monde, délivre sa lettre
à un vivant, ne sait rien du deuil ou de l'âme.
Il voit les fleurs rouges à terre,
dit il va faire chaud aujourd'hui,
puis disparaît dans la lumière

et ce poème.

TRIXY

Espèce inhospitalière, les humains.
Tout doit être conquis,
mille bouddhas ne sauraient inverser le courant,
la pierre du milieu ne se laisse polir.

Prends modèle sur la mésange.
Qu'est-ce à dire ?
Il gèle à moins dix, elle
œuvre tout le jour, dans la haie cherchant une petite chose.

Au loin je vois le monde,
dans le coin, derrière cette voiture,
une musique de grande passion
rassemble en balayant les ordures des rues.

Ici, c'est être seul ou différent.
Malheur à ceux qui ont le plus de mots.
Ils sont jusqu'aux genoux dans la nuit,
leur livre de faces plein de noms
et de moisissure.

Dans l'étable treize chevreaux sont nés.
Trixy aboie contre une ombre de blancheur.

PENOBSCOT⁶

Gris, dans chaque forme de mémoire,
le voilier, le skipper colérique,
la maison de l'amirauté, couleur vanille,
des tomates à mettre en bocaux,
mint julep, vivre dans un antan
de fragments.

Tempête, un voisin poète,
marin sans mer mais aux rimes nautiques,
vieux pays aux noms français, les arbres courbés
en un savoir nordique, mémoire, Indiens,
trappeurs, des mots récupérés
au fond d'antiques bordels.

Être vieux tue. Maintenant à nouveau :
l'automne précédant la neige,
le tableau sans couleurs,
le poème sans rimes, cet œuf d'or
qui disparaît dans l'oie sans laisser
de trace,

aria de glace et de grêle,
firmament d'extrême froidure,
récits inventés et reniés,
où le skipper se noie
dans un hiver remémoré
et existe comme poème,

mais l'ultime pensée est pour
elle, la femme disparue
autour de qui tout tournait, skipper, baie
et poète. L'atmosphère de tout cela
est la fiction suprême, une vie
qui existe de ne plus jamais

exister.

EXILÉ

Embarcadère, le navire qui s'éloigne
sur du verre liquide.

À présent je suis seul avec Chong Er⁷,
la vue la plaine,
mes amis les ermites des collines,
hommes déjà presque de pierre.
Obscur je reste désormais,
loin des cerfs blancs
que nous chevauchions dans des champs de nuages
et de brume.

Entre ceci et la mort
un temps pour des pensées écrites
par personne, honte sur une ardoise
à la craie blanche, mon nom libéré
de ses lettres, vide
comme un son.

Ivoire et bijoux,
tout cela je le connus, mon ombre
disparaît dans un repli du temps,
je ne laisserai rien, broyé
parmi les gravats des jours
je partage le sort des pierres et des conques,

prince sans mots
dans une toile
tissée de rien.